



PARIS

Rédacteur en chef

JULES LERMINA

BUREAUX

17, Rue Vivienne

LYON

Directeur

JULES FRANTZ

BUREAUX

32, rue de l'Arbre-Sec

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

N'étant pas satisfait de notre nouveau titre, nous laissons, pour quelque temps encore, la vignette actuelle.

Le Refusé commencera, dans quinze jours, une série d'articles inédits, intitulés :

LYON EN 1848

PAR Tony RÉVILLON

1^{er} article :

La Pension Champavert.

PARIS

La livréomanie.

Les tailleurs doivent être contents. La livréomanie fait des progrès effrayants, et cette catégorie des nombreuses folies qui troublent le cerveau humain leur fournira, point n'est douteux, de très-agréables bénéfices.

Mais consultons le malade, le livréomane, et étudions ensemble, si bien vous le voulez, les symptômes de cette terrible affection, — épidémie serait plus juste.

A peine le garde national mobile est-il passé de l'état purement spéculatif à l'état de réalité, que la livréomanie s'est emparée de lui. Il a fallu lui trouver un uniforme. Coupe, liseré, couleur, plumet, ont été longuement et compendieusement discutés. Et la lumière fut.

Aujourd'hui, ce sont les employés du télégraphe qui sont en proie à cette peste noire, à ce mal français : le paletot égalitaire leur pèse. Il leur faut un uniforme. La livréomanie continue son œuvre.

J'ai appelé la livréomanie le mal français. Voyons si je me trompe.

Tous ceux qui de près ou de loin appartenaient à l'Etat, considéré comme un olympe intangible et inaccessible, croyaient nécessaire de se distinguer de leurs misérables contemporains, par quelques oripeaux plus ou moins pailletés. — A moi, le plumet ! s'écrie le Fritz de la Grande Duchesse.

Et en effet, le plumet, c'est la gloire, c'est la victoire. Est-ce que les bons Français admettent qu'un monsieur en redingote noire, à la boutonnière vierge, soit bon à quelque chose, ait quelque valeur ?

De même que le militarisme demande : Oùs qu'est mon fusil ? l'autoritarisme s'écrie : Oùs qu'est mon uniforme ?

La plèbe, *plebecula*, se vêt comme elle l'entend, mais vous, qui autrefois apparteniez à la cour, aviez l'honneur d'assister au petit lever du roi soleil, gâteaux et hypocondre, échangeant contre de l'encens les odeurs ignobles dont il affectait les nerfs olfactifs de ses adorateurs, vous qui achetiez un régiment ou aviez le droit de faire rouer de coups le manant qui osait vous braver, il fallait bien

..... vous distinguer sur votre tréteau, de la foule bête qui vous applaudissait. Clowns d'un théâtre ridicule, il fallait bien vous barioler pour que vos sauterelles, vos culbutes et vos pirouettes attirassent l'attention.

Et le peuple de regarder. Et le peuple d'applaudir. Parbleu ! c'est si curieux de voir un pantin couvert de morceaux de papier doré, qui trotte, s'agite et remue. Et puis, cela ne fait-il pas partie de leur être ? Uniforme ou livrée ne sont-ils pas une double peau ?

Vint la Révolution. Certes, les conventionnels n'adoptèrent point d'uniforme. Un insigne peu éclatant, ce fut là tout. Mais les commissaires, la plupart ignorants ou, disons-le, très-fins, comprirent que pour exercer sur les populations une action quelconque, il fallait un grand chapeau, un grand sabre et un uniforme.

Avant qu'il n'ait parlé, le proconsul était déjà respecté de par son accoutrement. L'uniforme exerce sur les foules le prestige de la grosse caisse du saltimbanque. Il fût venu, le proconsul, froid et calme, vêtu de noir, sévère comme

la fatalité, s'asseoir au fauteuil de l'autorité, que les plus timides auraient dit : Hé ! qu'est cela ? une autorité sans livrée ? allons donc ! Ce n'en est pas une vraie !

L'empire amena le *summum* de l'uniforme et de la livrée. L'empire n'était-il pas l'état idéal de la hiérarchie ? Un ruban, et vous étiez quelque chose. Deux rubans, et vous étiez plus encore. Trois rubans, vous étiez beaucoup. Il faut bien frapper l'imagination des masses.

Le plus beau du temps fut Murat, l'homme-plumet. Il en avait partout. Du rouge, du blanc, du bleu, à foison. Des dragonnas d'or, des passements d'or, du brillant, du clinquant. Le batailleur valait l'homme. Il criait, il insultait l'ennemi.

O masses ! Croyez-vous que dans le nombre de passepoils ou d'aiguillettes réside la valeur de l'homme ? Et pourquoi vous laisser sans cesse guider par les yeux ? C'est fou, c'est idiot. N'oubliez pas que les lépreux ne pouvaient être guéris, dit-on, que par l'application de feuilles d'or.

Les livréomanes ne se rappellent pas le mot du sectaire : Frappez, Dieu saura bien reconnaître les siens !

Pour eux, au contraire, il faut que leur séides soient enrégimentés, marqués comme les moutons qu'on mène au marché. Jusqu'au directeur de la lithographie qui veut lui aussi reconnaître les siens.

Et ces hommes-là sont fiers sous leur harnais. Ils se croient grands d'une coupée, parce qu'ils se sont affublés d'un drap vert ou bleu, et qu'ils portent une dague au côté, symbole de l'autorité. Un de ces jours les facteurs de la poste porteront le chassepot, et alors *viva la liberté* !

Jules LERMINA.

LYON

Puisque c'est à mon tour aujourd'hui de causer avec vous, de quoi donc vous parlerai-je ? Je vous assure, foi d'honnête homme, que me voilà bien embarrassé. N'allez pas croire, au moins, que l'espèce humaine se soit amendée, et qu'il n'y ait plus d'abus à dénoncer ni de coquins à flageller, car vous seriez dans l'erreur. Mais ce qui m'empêche de m'épancher librement avec vous, c'est que nous jouissons de la liberté de la presse.

Depuis que nous avons ce bonheur, tout journaliste me fait l'effet d'un hanneton qu'un enfant retient captif. — Vole, vole, vole ! dit le petit barbare, hanneton, vole, vole donc ! — Et le roi péteret, qui ne demande pas mieux, compte ses écus, essaye ses ailes, les ouvre et part. Enfin ! Mais tout à coup il retombe et s'aperçoit seulement alors que sa liberté est au bout d'un fil.

Figure-toi, lecteur, que je suis attaché par la patte, et si je ne vole pas plus haut, ne m'en demande pas davantage. Je sens déjà le fil qui tire furieusement !... et dame Prudence qui me pousse le coude et me dit qu'il serait préférable de parler d'autre chose. Je crois, ma mie, que vous avez raison.

Cherchons donc un sujet qui ne soit pas défendu. Il y a d'abord la pluie et le beau temps, ce qui serait de circonstance, vu les giboules de mars qui viennent de tomber sur nos campagnes, et dont messieurs les maires, dont on connaît le zèle pour la chose publique, ne sont pas trop mécontents. Mais la censure, qui est fine-mouche, y verrait peut-être une allusion politique. Passons, passons vite.

Un franc-maçon, bon catholique, et qui voudrait bien n'être pas privé de *De profundis* quand il mourra, est sur le point de se faire jésuite. Un autre, nature très-impressionnable, ne rêve plus que de l'enfer, et pousse toutes les nuits des hurlements affreux, se croyant déjà dans la marmite infernale. Un troisième enfin, âme perverse, esprit étroit, dit qu'il lui suffit d'être honnête homme, c'est-à-dire, bon père de famille, bon époux, citoyen paisible pavoisant et illuminant les jours de fête nationale, et payant sans trop se faire prier les contributions directes et indirectes et l'impôt de son chien les jours d'échéance, pour aller tout droit au paradis.

Tel est jusqu'aujourd'hui le résultat connu du mandement évangélique de Mgr de Bonald.

A part ça, rien de nouveau sous le soleil lyonnais. M. Victor de Laprade, l'un des quarante de l'Académie Française, vient d'accoucher d'une poésie qui se vend deux sous chez les libraires bien pensants. C'est un morceau de haut lyrisme et bourré d'inspiration, à l'usage des personnes dévotes qui vont faire leurs pâques. Fort recommandé par MM. les curés aux jeunes confrères de leurs paroisses. Enfin il s'agit là-dedans de bons conseils et de pieuses exhortations donnés par l'auteur à de jeunes Américains, Canadiens, etc., qui s'en vont guerroyer à Rome, le tout avec sa bénédiction.

P. S. — Je viens de commettre une erreur, en disant que cette pièce de vers se vendait chez tous les libraires bien pensants. Un de ces messieurs, qui en a plein son arrière-boutique, me jure ses grands dieux que ça ne se vend pas du tout. Mon cher ami, que voulez-vous que j'y fasse !

Passons.

Il y a eu dimanche une grande revue sur la place Bellecour, appelée aussi place Louis-le-Grand, par les débris de l'ancien régime. Les sapeurs, pour qui rien n'est sacré, avaient mis à cette occasion leurs grands tabliers blancs de nourrice et portaient fièrement sur l'épaule... droite ! leurs z'haches fraîchement astiquées !... Ah ! c'était beau ! Les clairons sonnaient, les tambours battaient, les troupiers s'embêtaient, et les badauds — comme moi — regardaient... — Fixe !... gauche !... alignement !... En avant, marrrrrrche ! Et ils sont partis ! — Et moi transporté, enivré, heureux et fier d'être Français en regardant le cheval de bronze, je suis tombé la face contre terre pour remercier le Seigneur de m'avoir donné une si belle patrie !

MAX DERVAL.

SILHOUETTES MUSICALES

Nos Chefs d'Orphéons

(N° 41).

MONSIEUR CORDELET

Propriétaire du FESTIVAL DES CHARPENTES ;
Président des ASSAULTS DE CHANT des faubourgs de Lyon ;
Président, — vice-président, — trésorier, — et surtout Directeur de l'ACCORD PARFAIT (1).

AU PHYSIQUE :

Air de Castibelza.

1^{er} COUPLET.

Je trouve beau son front, qui d'une femme
Ferait l'orgueil,
Ses favoris et ses yeux pleins de flamme
Me donnent dans l'œil.
Son port de roi, sa superbe encolore,
Ses pectoraux,
Son nez, son col, ses mollets, sa figure,
Je trouve ça beau,
Oui, je trouve ça beau.

2^e COUPLET.

Toujours sur la même air.

Pourtant sa femme trouve que son œil louche,
Surtout le jour.
Ses g'noix cagneux, s'effrime que sa bouche
Est comme un four ;
D'aut's trouvent ses pieds d'une longueur extrême,
Son nez mal fait ;
Mais Cordelet, des hommes pose pour la crème,
Il a du lait !
Oui, beaucoup du lait.

SES GRANDES QUALITÉS. — Échine souple et génuflexions laborieuses.

AU MORAL :

SES GRANDES QUALITÉS. — Toujours de l'opinion du plus fort.

EN MUSIQUE :

Amateur, mais pas du tout artiste. — Sait à peine monter la gamme. — A un talent particulier pour l'interprétation des chansons obscures ? ce qui ne l'empêche

(1) Société ainsi nommée parce que, grâce à son directeur, l'accord, même imparfait, ni règne jamais.

pas de chanter la messe avec la dignité d'un sacristain. — A deux manières de battre la mesure : celle des grandes cérémonies, qui se rapproche beaucoup de la manière dont Guignol se sert de sa trique, — et celle de tous les jours, qui a beaucoup de rapports avec la tenue d'un porteur de bâton de Rogations.

SES GRANDES QUALITÉS. — Dans les *Conscrits de Viray*, scène comique pour cinq ou six personnages, avec travestissements, et qui surtout ne demande pas la présence des dames.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Cartonnier pour certains produits pharmaceutiques. — Sait parfaitement que les bons comptes font les bons amis. — Axiome qu'il a démontré pour le festival des Charpentes (demandez-le plutôt aux *pauvres* bénéficiaires). — Abuse un peu trop des pronoms possessifs *mon, ma, mes*. — Traite à l'amiable pour les *assaults de chant*. Cabinet chez lui de 1 heure à 3 heures. — Attend avec patience la vacance d'un fauteuil à l'académie pour son beau parlé (genre brigadier) et ses *pataqués*. — A illustré sa décoration et le nom de sa société au contrôle du festival de Sathonay. — A laissé de bons souvenirs : à la Société chorale de Chalon, où il était connu sous le nom du *manteau imperméable* ; — à l'ancienne Lyre Lyonnaise, sous celui de *chaussette* ; — à la Société Chorale du 3^e arrondissement sous celui de *saucisson*, — et enfin à l'Harmonie Gauloise, sous celui de..... ??? — Est doux, aimable et affable avec ses sociétaires seulement quelques jours avant la Saint-Pancrace. Eh ! dame ! une *pendule* ou tout autre cadeau, c'est si bon à se faire offrir. — Attend une nomination comme sergent instructeur dans la garde mobile.

SES GRANDES QUALITÉS. — A un talent qu'envieraient bien des sergents de ville, pour le maintien du *bon ordre* dans les grandes solennités. — Et un penchant irrésistible pour les *nopces* et *bombances* ; ah ! ma foi ! quand on a été pompier !

DERNIER RENSEIGNEMENT. — Mourra muni des sacrements de l'Eglise et en balbutiant l'*Oraison des Pères Cordeliers*.

(A d'autres).

L'ACCEPTÉ.

EN L'AIR

Le lecteur me pardonnera la longueur de cet article quand il saura — qu'étant en retard, je n'ai pas eu le temps de faire court.

Voilà l'organisation de la *garde nationale mobile* qui s'avance

Bile qui s'avance.

On s'occupe activement en haut lieu (style *Moniteur*) de la couleur de nos livrées.

Les opinions sont partagées, paraît-il. On croit que la commission a proposé le *Cassagnac ten re*.

L'empereur a craint que cette nuance ne fût pas bon teint et a opiné pour le gris blanc.

Cette question de costume est plus importante qu'on ne le croit généralement, car, de même que l'on prend des mouches avec du miel, on apprivoisera bien plus facilement nos « jeunes soldats » avec un brillant costume.

Pourtant, dans le cas où l'enthousiasme ne serait point à la hauteur... désirée, il y aurait, je crois, un excellent moyen d'arriver à ce résultat.

Ce serait d'établir dans chaque régiment, un poste... — Un poste ! mais c'est justement le « poste » que l'on appréhende...

— Laissez-moi donc achever... ce serait d'établir dans chaque régiment un poste de CANTINIÈRE MOBILE ! Mobile surtout, car plus la cantinière sera mobile, plus il y aura de contents.

Supposez MM^{les} Clarisse, Mayer et consorts à la tête ou à la... suite de nos soldats — en costume !... Quel effet !... ça leur ferait ! !

Le Vengeur va être vengé.

La censure est sur le point de mettre la dernière main à une *reprise* de la *Notre-Dame de Paris* de Hugo, dérangée tout exprès pour la scène impériale du Chatelet par monsieur Foucher et monsieur Goubaux.

A propos de Victor Hugo, j'ai remarqué dans le cabinet du roi Dalia (dit le chauve), secrétaire de l'empire des théâtres de Lyon, un tableau extrêmement curieux.

Il s'agit des pièces recommandées à l'attention de MM. les préfets.

Après une longue nomenclature, l'arrêté impérial termine par ce *Mané Théel Phares* : « ET PARTICULIÈREMENT TOUS LES OUVRAGES DE MONSIEUR HUGO ! »

Ne quittons pas le théâtre sans donner une preuve de sympathie à notre excellent M. Féret, pour sa souscription intime.

Voici le fait : M. Féret, qui, paraît-il, comprend mieux que ses camarades, les devoirs du parfait *trial* envers son chef... d'orchestre, s'était souvenu de la saint Luigini ! pardon, je voulais dire de la saint Joseph, et avait eu la délicate inspiration d'ouvrir, dans l'intérieur du théâtre, une...

... Quête, afin d'offrir à son supérieur, à l'occasion de sa fête, une — épingle en diamants (?)

La souscription était libre : on donnait qui deux sous, qui cinq sous, qui rien du tout.

Le *Refuse* s'associe de tout cœur à cette œuvre généreuse et regrette vivement de n'avoir pas su la chose plus tôt, il se serait fait un plaisir d'ouvrir ses colonnes à la fosse commune et de verser entre les mains de M. Féret les quelques... offrandes qu'il aurait certainement reçues.

Du reste, ce n'est que partie remise, car, encouragé par le succès obtenu (19 fr. 74 c.), notre *trial* se propose de continuer sa mission pour les autres chefs d'emploi : MM. Dalia, d'Hérou, Vincent, Tony, le chef lampiste et M^{me} Fuchet.

A Paris, on affirme que depuis l'incident La Vapo-Kervégou-Cassagnac, la mortalité a considérablement augmenté dans le rayon avoisinant l'imprimerie du Pays.

Les nouveaux lecteurs de ce poison-journal tombent comme des mouches...

Aussi, est-il sérieusement question de transférer le siège de cette rédaction à Bi...llancourt.

Les nouveaux journalistes qui, à l'exemple des femmes, se permettent de faire et même de — défaire — des *paquets*, remplacent ces dernières auprès de la grande crèverie parisienne.

Maintenant, les gens qui ont de quoi n'entretiennent plus de maîtresses, — c'est mal porté.

Ils entretiennent un, deux, trois journalistes !

Les plus riches entretiennent toute « la boutique », c'est-à-dire un journal complet.

C'est le suprême bon ton, le dernier mot du dernier goût !

Si j'avais été à la place de l'Empereur, ce que je ne souhaite nullement, j'aurais joué un bon tour à cette presse fraçaise qui, avant l'apparition de la fameuse brochure, voulait à tout prix en tirer des déductions. C'est ce qu'on appelle vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Pour en revenir à l'Empereur, je disais que, si j'avais été à sa place, j'aurais tout bonnement traité la question du pot-au-feu envisagé au point de vue du bien-être des populations.

Je me serais inspiré d'Henri IV, de sa poule et de son pot et j'aurais conclu pour l'urgence de la carotte et de la jouissance.

C'est l'opposition qui serait vécue...

Mais, mesdames les cordons-bleus auraient peut-être été jalouses. Tant il est vrai qu'on ne peut contenter tout le monde... et son frère.

La Prusse a son canon monstre ! L'Angleterre a son canon monstre ! La France seule est en retard et cherche encore le canon qu'elle opposera à ses adversaires. Eh bien ! ce canon, je l'ai trouvé — tout fait. La colonne Vendôme !! ?

Vous riez ! mais, messieurs, mon idée est excessivement pratique, et la transformation qu'il faudrait faire subir à la colonne pour la mettre en état de se défendre... et même d'attaquer, ne coûterait guère plus d'un... million...

Ou deux. Ou trois. Tenez. — Quand on voudrait se servir du

canon-Vendôme, rien de moins compliqué. On commencerait par dévisser l'Empereur qu'on trouve en haut, on renverserait la colonne sur un affût, on chargerait, on tirerait la ficelle, ma femme... et voilà.

Sans trop m'avancer, je crois que le projectile pourrait, à vingt lieues de distance, porter la désolation et l'effroi dans les campagnes ennemies.

Voyez-vous d'ici la surprise de nos adversaires quand, croyant voir arriver un ballon de papier, il se trouvera que, pas du tout, ce serait bel et bien un bon boulet du pays de France.

Quel effet !!! sur les masses.

Et encore si on voulait introduire au jouet un petit perfectionnement ? Rien ne serait plus simple que de réserver un tout petit compartiment dans l'intérieur du projectile, — juste de quoi caser quatre hommes et un caporal !

Cela nous ramènerait aux beaux jours de Troie ! Mais voilà ! je me décourage. Comme il s'agit d'une question d'armement militaire, je suis sûr que le gouvernement reculera devant la dépense.

Quelques nouvelles pour finir : Il est fortement question de transformer l'hôpital militaire en une résidence pour le maréchal. Avec un bon coup de balai et en ouvrant la fenêtre pendant quelque temps...

Et l'hôpital actuel, me direz-vous ? L'hôpital serait reconstruit en face, sur l'emplacement de la Lône.

Histoire d'assainir l'endroit. Un nouveau pont relierait les deux établissements.

D'après une version, le morceau de la façade de l'Hôtel-Dieu qui empiète sur la rue de la Barre, ne serait démoli que dans deux ans.

Jules FRANTZ.

LES BAVARDAGES DE LA SEMAINE

Les courses de printemps.

Ce qui fait le bonheur des uns fait le malheur des autres ; c'est là une vérité, vieille comme madame Doche, et qui n'a pas besoin d'être démontrée.

Ainsi l'hiver, le froid, les gelées des mois derniers, qui combaient les vœux les plus chers du club des Patineurs, jetaient dans le désespoir les membres du Jockey.

Aujourd'hui, au contraire, que son altesse le soleil nous a honorés de ses premiers sourires et que les échos de La Marche et de Porchefontaine retentissent déjà des piétinements de *Fervacques*, des hennissements de *Champ-d'Oiseau* et des glapissements de ces messieurs de l'agence des poules, les *sportmen* sont dans la jubilation, tandis que les chevaliers du patin pleurent sur les neiges fondues et regrettent

Leur glace bien faite Et le temps perdu.

En cherchant un peu, on trouve encore à l'heure qu'il est, dans les salons et dans les écuries, des gens convaincus et parfois décorés qui soutiennent, avec un sérieux digne d'une meilleure cause, que les courses ont pour but : — L'amélioration de la race chevaline.

Je serais désolé d'être aussi profondément sceptique que le duc Richard de Villepreneuse, de M. Félicien Mallefle, mais je ne puis non plus me laisser envahir par une crédulité exagérée, et j'avoue qu'avec toute la bonne volonté du monde, il ne m'est pas possible de croire aveuglément à cette aimable plaisanterie.

Améliorer la monture en désarticulant le cavalier, m'a toujours paru le comble de l'insenséisme !

Cependant, comme je ne voudrais à aucun prix, fût-il de Rome, froisser ici aucune opinion, ni blesser aucune conviction, je n'insisterai pas sur ce point délicat et je me contenterai de déclarer que, pour peu que cet exercice améliore réellement la race chevaline, les che-

vaux seront forcément un jour si améliorés, si améliorés, qu'on finira par être obligé de les *désaméliorer* un peu.

Ils seront trop bons, ils iront plus vite que le chemin de fer, ils remplaceront le télégraphe électrique, ils dévoreront tellement l'espace qu'ils n'auront plus faim pour manger autre chose, ce qui sera très-économique.

Seulement...

Ah ! dame, il y a un seulement.

Seulement, comme il est extrêmement rare qu'une de ces séances d'amélioration se passe, sans qu'il y ait deux ou trois cavaliers démolis, un temps viendra aussi où il n'y aura plus de jockeys, où il n'y aura plus de *gentlemen-riders*, où il n'y aura plus d'hommes.

Les chevaux les auront tous cassés dans les courses, qui, contre la banquette irlandaise ; qui, sur la haie ; qui, au fond d'un fossé.

On ne trouvera plus que des morceaux de jockeys, des fragments de *gentlemen-riders*, des parcelles d'hommes.

Et il faudra faire à Mme Roumy, née de la Marthonie, la commande d'une forte partie de garçons solidement établis.

A moins, toutefois, l'amélioration de la race chevaline avançant sans doute en raison directe de la détérioration de la race humaine, que d'ici là, les courses aient tellement amélioré les chevaux que les chevaux puissent avantageusement remplacer les hommes.

Cela ne serait peut-être pas un mal, après tout, car il faut avouer que les hommes, les parisiens surtout, sont des animaux singulièrement bizarres, insensés et illogiques.

Ils considèrent les combats de taureaux comme trop dangereux pour les autoriser, et ils organisent des courses de chevaux pour le moins aussi périlleuses, puisque les chevaux désarticulent autant de jockeys que les taureaux éventrent de toréadors !

Ils tonnent contre les jeux de hasard et interdisent la loterie comme immorale, et ils vont prendre ouvertement des numéros à l'agence des poules !

Ils admirent, disent-ils, les beautés de la langue japonaise, ils prétendent aimer leur patrie, ils se répandent en imprécations contre leurs éternels et implacables ennemis les Anglais, et ils prennent à ce point le langage de ces derniers, qu'on ne peut même plus écrire trois lignes sur une course de chevaux sans y fourrer quinze mots anglais.

Ils poussent, — avec raison d'ailleurs, — des clameurs assourdissantes contre les cocottes, parce que leurs femmes ou leurs filles sont exposées à les couvoyer sur les boulevards, et ils sont les premiers à conduire leurs femmes et leurs filles aux courses, qui sont le rendez-vous général de toute la bicherie parisienne.

Ce ne sont pas les chevaux qu'on devrait essayer d'améliorer, ce sont les hommes.

J. PELPEL.

LETTRE

BONAVENTURE FURET

Sur les gens casés... et ceux qui ne le sont pas.

Avez-vous jamais, mettant le nez à la fenêtre, remarqué ces nombreux bipèdes, vos semblables, qui vont, viennent, courent, grouillent, s'agitent, et vous êtes-vous demandé la raison de tout ce mouvement ?

La première fois que cela m'est arrivé, j'éclatai tout d'abord de rire, car il est assez ordinaire de commencer par se moquer avant de chercher à comprendre.

saillaient horriblement, et ses yeux allumés par la fièvre brillaient sous ses épais sourcils grisonnants et faisaient peur. Quand la cérémonie fut terminée tout le monde sortit, et nous restâmes seuls, mon père, ma mère et moi. Ma mère me raconta en pleurant et à voix basse le malheur qui leur était arrivé. Une après-dînée en bécotant son jardin, tête nue au soleil, le père était tout à coup tombé foudroyé. Les voisins étaient accourus, l'avaient relevé, transporté dans sa chambre, et le médecin mandé en toute hâte avait déclaré que c'était une attaque. Quelques heures après, le pauvre homme avait repris connaissance et demandé à me voir. C'est alors que l'on m'avait écrit. J'essayai de consoler ma mère et de lui donner un espoir que je ne partageais pas, mais en voulant raffermir ma voix, je ne pus m'empêcher de fondre en larmes. Mon père nous entendit probablement, car il m'appela.

J'accourus.

— Tu me crois donc bien malade ? me demanda-t-il, en serrant mes mains dans ses mains brûlantes.

— Oh ! mon père !

— J'en ai bien vu d'autres, va ! et je te promets de guérir si tu veux rester près de moi.

— Oh ! toujours.

— Sais-tu que tu es changé ?... Tu as l'air d'un homme, à présent... Regarde-moi donc... Oui, bien ! l'air décidé ! l'œil vif ! Je suis heureux de t'avoir vu...

Ma mère s'était approchée de l'autre côté du lit.

— J'ai soif, lui dit-il.

Elle alla lui chercher à boire ; après qu'il eut bu, il me dit :

— Tu dois être las, va te reposer, mon ami ; moi je vais voir si je puis dormir.

Nous le laissâmes seul, et je priai ma mère d'aller prendre du repos. Il fallut pour cela que j'insistasse

C'est ce qui arriva notamment à Torquemada, de douce mémoire, la première fois que Colomb parla de ses *réveries*.

Eh bien ! de tous ces gens, les uns vont à leur case, les autres en cherchent une.

L'homme casé est propriétaire, rentier, patron, fonctionnaire (depuis ministre jusqu'à bureaucrate à 1,200 francs) ; il est quelquefois souverain ; il est plus souvent photographe.

En ce beau pays de France, on a l'amour de la case, poussé à une forte puissance, et l'on se case bien plus pour ce seul fait d'être casé, que pour travailler, pour être utile, ou même pour gagner de l'argent. J'ai rencontré beaucoup de gracieux-papier qui gagnaient trois francs par jour et qui avaient dix mille livres de rentes.

Il y a des liens étroits entre ces deux termes : être casé et avoir une position.

La case est le local.

La position est l'étiquette.

Il y a encore une forte et fréquente analogie entre être posé et être poseur.

Ce dernier mot a besoin d'être expliqué :

Dans les ateliers de sculpteurs et de peintres, de certaines gens posent, qui pour la jambe, qui pour la main, qui pour le torse. Il y a même quelques spécialités beaucoup plus délicates et prisées. Dans le monde où chacun à la prétention d'être modèle, l'homme pose pour ce qu'il croit avoir de mieux, et l'homme posé pose pour la position. Donc, l'homme posé estime généralement que ce qu'il a de mieux, c'est sa position. Enregistrons cet aveu muet que notre étude arrache à la vanité publique.

Voulant me chercher une case, je résolus d'examiner d'abord les gens arrivés au but que je me proposais d'atteindre, et je me fis présenter dans quelques salons où florissaient dans tout leur épanouissement des dignitaires, des fonctionnaires, des financiers, de gros négociants, de forts rentiers, enfin des gens carrés par la base.

J'y rencontrai bien aussi quelques épiciers ; mais je n'en parlerai pas, parce qu'on ne peut rien dire d'un épicier, si ce n'est qu'il est épicier ; c'est une qualification qui a sa valeur absolue et indiscutable.

Les signes particuliers auxquels je reconnus le plus ordinairement l'homme casé, sont la cravate blanche et l'absence de cheveux, d'où je conclus d'abord que, dans la hiérarchie sociale, un calicot est supérieur à un garçon coiffeur.

L'homme casé entre, et l'on reconnaît dès l'antichambre — avant l'antichambre : dès le coup de sonnette, — que l'on va voir quelqu'un de considérable, ou du moins, qui se considère. Il se fait superbement enlever son pardessus, ou le laisse négligemment tomber sur le bras du valet de pied ; il époussette légèrement le vernis de ses bottes et passe trois doigts savants dans sa barbe ou sur sa mèche ramenée. On dirait un acteur qui va faire son entrée en scène. Enfin, lorsque son nom de Benlenplace a retenti avec toute la sonorité due à un pareil vocable ; il part du pied gauche en tendant le jarret : il entre, il traverse le salon jusqu'au maître de la maison dont il serre la main ; salue à droite, à gauche : il est entré !

La façon plus ou moins assurée dont un homme entre dans un salon, est pour beaucoup dans la considération qu'il inspire.

vivement, mais elle finit par se rendre à mes prières. Moi, je restai dans la chambre de mon père pour le veiller. Cette chambre était une grande pièce carrée, tapissée d'un modeste papier à bandes bleues et blanches, et ornée de quelques gravures et de deux ou trois mauvais tableaux. L'un deux représentait *Napoléon à Waterloo*, au moment où commence le désastre. Au premier plan, l'Empereur sur son cheval, l'air sombre et les sourcils contractés ; à droite, quelques grenadiers de la garde, déchargeant leurs fusils ; et dans le fond, d'épais nuages de fumée : c'était là toute la scène ; mais cela faisait l'orgueil de mon père, qui ne manquait jamais de dire, en plaçant le doigt sur la fumée : J'étais là, moi ! — Puis, six ou huit chaises de crin noir, une grande toilette, une table de jeu sur laquelle, lorsque j'étais enfant, je m'amusais à bâtir des châteaux de dominos ; une glace enveloppée de tulle blanc ; une pendule en bronze et deux chandeliers d'argent, tel était l'ameublement, sans oublier le vieux fauteuil de cuir jaune qui ne quittait jamais l'embrasure de la fenêtre.

Cette fenêtre, garnie de volets qui battaient comme des ailes au moindre vent, ouvrait sur le jardin. — Ce fut là que je m'accoudai pour rêver.

(La suite au prochain numéro.)

Nous recommandons à nos lecteurs l'ÉCHO DE MARSEILLE, journal littéraire de cette ville, bien connu par ses idées indépendantes et dirigé par M. Horace BERTIN, ancien collaborateur du *Corsaire*.

On s'abonne à Marseille, quai de Rive-Neuve, 3.

Abonnement : 12 fr. par an.

N° 13.

SIMPLICE

Roman intime

Par Victor CHAUVET

A Jeanne.

— Il faut du courage, me dit Luigi, en me serrant la main ; si tu veux je partirai avec toi ?

Je lui fis signe que non, et je me levai pour sortir. Devant la porte et un peu dans l'ombre, je rencontrai Marguerite.

— Adieu, me dit-elle, je prierai le ciel qu'il vous épargne ce malheur.

Puis étant un petit médaillon qu'elle portait toujours suspendu à son cou, elle me le remit en ajoutant :

— C'est mon portrait, gardez-le en souvenir de moi.

Ce furent là les dernières paroles qu'elle me dit à Venise. Le lendemain je partais après avoir serré la main de Gontran et de Luigi que je devais aller rejoindre à Rome.

Quel triste voyage ! et quelles noires pensées vinrent m'assaillir ! Je voyais mon père à l'agonie, m'appelant une dernière fois, et ma mère désolée, interrogeant le moindre bruit, et trouvant le temps trop rapide et trop long. Et ce qui contribuait à rendre mon enagrin plus vif encore, c'est l'espèce d'indifférence que je me reprochais : « Ingrat ! me disais-je, ton père se mourait

Cause-t-il, il parle du haut de sa cravate, beaucoup, avec assurance, et il ne se passera pas dix minutes que, dix fois, il n'ait fait mention de sa case.

S'il est en haut de l'échelle sociale, il a l'air de distiller chaque parole qu'on lui dit, écoutant, l'œil vague et l'attention tendue, avec une pose de politique prudent et profond.

S'il est au milieu il écoute moins, mais il parle davantage.

S'il est en bas il n'a qu'un but : paraître intelligent, complaisant et discret.

Il y en a qui passent toute leur sainte journée à se répéter une petite leçon qu'ils réciteront le soir : c'est ennuyeux, mais c'est si utile !

L'idéal de l'homme casé est de conquérir l'air protecteur, et sa science est de s'imposer tel, sans protéger personne. Rien, en effet, ne déconsidère et ne limite aux yeux des spectateurs la protection, comme l'exhibition d'un protégé.

Une fois casé, l'homme casé reste casé jusqu'à ce qu'un croque-mort vienne lui présenter ce billet à ordre que chacun souscrit au jour de sa naissance, et qui n'est jamais protesté.

Donc :

Avoir un boeal : la case ; une étiquette : la position ; le faire savoir et voir : la réclame ; se poser pour tous les jours au milieu de tout cela comme un soleil au centre de ses rayons ; et l'on a pris sa place, son cours, sa valeur, sur la cote sociale.

Voilà, à vol d'oiseau, ce que je vis ou ce que je comprends en réunissant les différents traits répartis entre vingt, trente, cent types divers.

Choisir sa vie est un acte souvent décisif ; aussi, pour ne pas m'engager inconsidérément, je consultai encore mon journaliste sur la case où je devais chercher à m'incruster.

« Oh ! oh ! me dit-il, tu me demandes tout simplement de te donner la clé de ton existence pratique, et en vérité, je ne suis guère apte à le faire. Toute ma vie j'ai cherché une case ; et maintenant que j'en ai une, je ne saurais trop te dire si c'est bien la mienne que j'occupe, ou si ce n'est pas plutôt celle d'un autre.

« Tu as considéré l'exception parce qu'elle t'a plus frappé que le reste ; mais les hommes casés ne sont que le petit nombre. Regarde autour de toi et tu verras bien moins de visages calmes et reposés que de figures inquiètes et attentives. Sans comparaison : pour un chien qui dort au soleil, il y en a mille qui, le nez à terre, cherchent une piste et en courent souvent vingt avant de trouver la bonne... quand ils la trouvent.

« J'ai, comme Jérôme Paturot, donné la chasse à toutes les espérances, à toutes les illusions, à toutes les idées qui nous attendent à chaque détour du chemin : depuis le saint-simonisme jusqu'aux enivrements des épaulettes civiques ; depuis l'officialité jusqu'à la philanthropie, depuis l'exploitation d'un vulnérable suisse quelconque et des couplets de facture, jusqu'aux spéculations les plus échevelées de la philosophie transcendante. A chaque nouvelle épreuve, à chaque nouvel échec, je venais me replacer au milieu de la rose des vents, hissant n'importe quelle voile, et courant les bordées du hasard.

FEUILLETON DU REFUSÉ

N° 17.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PROLOGUE

LES

MYSTÈRES

DE LA

CROIX-ROUSSE

Par UN OUBLIÉ

Au sommet des Pierres-Plantées, s'élève la Tour-Pitrat, menaçante et sombre comme un vieux donjon féodal.

C'est là, dans une espèce de grotte qui existait alors dans le sous-sol de cette tour que les conjurés, ainsi que nous l'avons dit déjà, se réunirent pendant la nuit du 7 juin.

A minuit ils étaient tous rassemblés, ayant Ledoux au milieu d'eux.

Cette grotte faiblement éclairée présentait un étrange spectacle.

« D'aucuns appellent cela : la vocation ou la chance, ou les desseins de la Providence, et il est très-drôle de voir combien l'homme a la rage d'affubler ce qui n'existe pas d'innombrables noms, afin de finir par se persuader à lui-même que ça existe.

« En faisant la somme de tout ce que j'ai dépensé à droite et à gauche d'activité, d'efforts, de volonté, de force et de colère, je serais pour le moins maréchal de France si j'avais emporté tout cela dans un sac d'engagé volontaire, ou archi-millionnaire si, depuis le principe, j'avais ainsi poursuivi, traqué, violenté la pièce de cent sous.

« Néanmoins, je ne regrette pas ces luttes multipliées, car, au lieu de m'encoquiller, de m'envalver dans quelque chose d'immédiatement régulier, j'ai répandu ma jeunesse, ma force, mon enthousiasme, en atomes disséminés partout où il y avait un mouvement et une idée, et, vois-tu, l'homme qui cherche sa case est à la société ce que l'insecte qui cherche sa nourriture est à la terre : en la remuant il la féconde. Pour l'homme, cette fécondation s'appelle PROGRÈS.

« Si tu veux un conseil pour ta propre conduite : marche, et ne t'occupe pas du reste. Vocation veut dire : limite ; position veut dire arrêt. Tout ce que je peux faire pour toi, est de te dire ces deux articles du catéchisme social. »

Mon ami venait de m'ouvrir des vues toutes nouvelles que, sans son expérience, je n'eusse pas découvertes. Cependant mes propres remarques me montrèrent une troisième espèce d'homme : celui qui n'a pas de case... et qui n'en cherche pas ; mais je ne le note que pour mémoire, car il n'est rien, ne représente rien, ne sert à rien, consomme sans produire et ne mérite même pas un nom.

Enfin, en résumant ce qui précède, je puis dire : L'HOMME QUI CHERCHE UNE CASE EST LE MOUVEMENT.

L'HOMME QUI EN A TROUVÉ UNE EST L'IMMOBILITÉ.

ou

LA CASE EST L'HÔTEL DES INVALIDES DE LA VIE ACTIVE.

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

PROSE RIMÉE

La Lutte

Aux jeux olympiens, en Grèce,
On y couronnait le vainqueur ;
Mais dans notre siècle on s'enruisse,
On n'a pour lui qu'un ris moqueur.

I.

Dans une arène un jour, hélas ! paraît, — arrogant, intrépide, — un lutteur au torse d'Atlas, à l'allure au galbe d'Alcide.

II.

Il a de vrais jarrets d'acier, des bras de fer, un dos d'enclume ; mais — sans art, inculte et grossier, — comme il va perdre de volume !

III.

Après s'être serrés la main dans un élan qu'on croit sincère, chacun — d'un effort surhumain — cherche à tomber son adversaire.

IV.

De céans l'athlète retors fait au novice un coup de hanche ; il le saisit à bras-le-corps et l'étend raide comme planche !

Des hommes pâles, fiévreux, inquiets, causaient en groupes, discutaient à voix basse.

D'autres rangeaient des fusils, roulaient des tonneaux de poudre, aiguisaient des sabres.

Des femmes, rangées dans un angle, autour d'une grande table, faisaient de la charpie.

Et il y avait pêle-mêle des amoncellements d'armes de toute sorte, et dans de grands bidons de l'eau fraîchement puisée et dans de grandes corbeilles des pains entassés et d'autres provisions.

Tout à coup Ledoux réclama le silence, et en peu de mots il expliqua la trahison de Serdölaz, le faux Pitrou, autrement dit Cormeau.

Il y eut un terrible mouvement d'indignation. Ledoux leur fit comprendre alors quelle urgence il y avait à agir de suite, si l'on ne voulait pas que la conspiration avortât.

— Oui, oui ! criaient-ils tous d'une voix, menez-nous au combat !

Et ils coururent s'emparer des armes.

— Un instant, dit Ledoux, je vais faire l'appel.

Et quand chacun eut répondu à son nom, le capitaine fit approcher les chefs et leur dit :

— Jurez-vous d'exécuter les ordres que je vous ai donnés, et de mourir plutôt que de trahir notre sainte cause ?

— Nous le jurons ! répondirent les chefs.

— Et vous tous, dit Ledoux en s'adressant cette fois

V.

On le relève tout meurtri : il s'est brisé la clavicle ; et l'Alcide s'en va, contrit, dégoûté du métier d'hercule.

MORALE.

Un simple avis aux fanfarons, s'ils veulent bien me le permettre ; c'est que toujours les plus lurons finissent par trouver leur maître !

L'ACCEPTÉ.

LA CHANSON DE L'AVENIR

Non, la poésie n'est décidément pas morte dans cette belle France à qui nous devons l'abbé Cotin et notre cher Belmontet.

Un homme vient de se rencontrer (à Passy ou à Charenton, je ne sais plus au juste), qui voyant notre apathie et notre indifférence, a voulu ranimer dans nos veines glacées le vieil esprit guerrier de la patrie. Animé du souffle de la poésie, enflammé de patriotisme, suscité peut-être, comme Jeanne d'Arc, par la volonté divine, cet homme s'est dit que le moment était venu de couronner l'édifice et de donner à la France son chant national. Tout nous porte à croire qu'il s'est souvenu du ranz des vaches qui se chante dans les vallons de l'Helvétie.

Cet homme, destiné à l'histoire, s'appelle simplement G. Deline, et l'on est surpris de lui voir porter le premier nom venu. Il vient de composer des couplets sur la garde mobile, et bien que cette poésie se chante sur l'air de la *Femme à barbe* et non sur celui de la *Marseillaise*, elle respire les accents les plus mâles et le patriotisme le plus exalté.

Il y a surtout un refrain qui, bien mieux que Jésus-Christ, est capable de faire marcher les boiteux et les paralytiques. Evidemment cela veut dire : « Levez-vous, marchez, z'enfants, voilà l'ennemi. »

Voici, du reste, le refrain tel qu'il est, immense, énorme, défiant l'histoire.

Vive les nouveaux régiments,
Animés de bons sentiments ;
La gloire sera le mobile
Du garde national mobile !

Eh bien, je mets qui que soit au défi de résister à de tels accents ! Ils triomphent des égoïsmes les plus endurcis. On est comme transporté, élevé, transfiguré, on demande des armes et c'est avec audace que le plus lâche s'écrie : « Oûs qu'est mon fusil ? »

Je l'avoue, moi qui n'ai pourtant jamais montré une vocation irrésistible pour les armes, bien que je sois de la nouvelle garde mobile, à ces accents patriotiques j'ai peine à rester devant un pupitre, mon sang bouillonne en mes veines, mes regards s'enflamment, toutes les grandes batailles de l'histoire se retracent dans mon cerveau, j'entends le bruit du canon, je vois les charges de cuirassiers, l'ennemi enlutté mordant la poussière et notre drapeau flottant au milieu des capitales de l'Europe.

Comprenez-vous bien tous, dites-moi, cette gloire qui sera le mobile du garde national mobile ?

Hélas ! pourquoi faut-il que la jeunesse de Toulouse n'ait pas connu plus tôt ce chant guerrier : au lieu de casser des vitres, elle aurait mangé des Prussiens. Sur ma parole, la chansonnette du brave Deline me donne appétit.

Mais le refrain n'est pas tout ; il y a dans les couplets certaines audaces qui confondent les faibles et les lâches.

J'ai surtout remarqué une métaphore qui, bien certainement, fera les délices des siècles futurs.

« Le soleil du progrès a lui ! » s'écrie G. Deline.

Un soleil de progrès ! Vous ne comprenez pas ; moi non plus, du reste, et il est probable que, malgré leur bonne volonté, M. Leverrier et ses employés ne découvriront pas ce soleil-là. Mais que c'est beau et bien dit ! Personne ne comprend ; justement, quelle incontestable originalité !

Où est ce soleil ? Il y a une éclipse très-probablement.

Cette chanson est appelée à remplacer la *Marseillaise*, tout comme son auteur, G. Deline, est appelé à recueillir l'héritage de Rouget de l'Isle.

Si mon admiration ne m'aveuglait pas, si je n'avais

aux conjurés, vous qui souffrez comme nous de la tyrannie, le jurez-vous ?

— Nous le jurons ! répondirent les conjurés.

— Et moi, mes amis, mes frères, moi qui vais avoir l'honneur de vous conduire tout à l'heure dans la sanglante mêlée, je vous jure de combattre jusqu'au dernier souffle pour l'Empereur et pour la France !

— Vive Ledoux ! crièrent-ils tous, vive l'Empereur !

Puis, quand le calme se fut un peu rétabli, le capitaine leur commanda la plus grande prudence, et leur annonça qu'il avait reçu de l'Empereur lui-même des papiers scellés et cachetés, dans lesquels étaient renfermés des ordres importants, mais que ces papiers ne devaient être ouverts, suivant le désir de l'Empereur, qu'au moment où le combat s'engagerait.

Tout ce que je puis dire pour le moment, ajouta Ledoux, et tout ce que je sais, c'est que ces notes contiennent des révélations importantes, et que nous y trouverons, nettement indiqués, des moyens secrets de pénétrer dans les forts.

Cette déclaration remplit de joie les conjurés et l'on vit l'espérance briller sur tous les visages.

A ce moment Gauthié arriva.

Il courut tout de suite à son ami Ledoux, qui lui ouvrit les bras.

— Tu viens bien tard, mauvais sujet, dit le capitaine.

pas le front courbé dans la poussière et des larmes plein les yeux, je dirais à M. G. Deline que sa chanson a peut-être un défaut. Elle va un peu loin, elle excite trop au carnage, les couplets et surtout le refrain respirent trop le sang, et on dirait que cela est fait avec des lambeaux de chair sanglante accrochés à des baïonnettes.

Du reste, malgré son immense succès et bien que je joue ici le rôle d'un pygmée conseillant le colosse de Rhodes, que M. G. Deline ne s'abuse pas ; il mérite mieux que de faire des chants nationaux. Qu'il consulte ses forces et il verra qu'il est de taille à enfanter des cantates. Là est sa voie véritable, avec quelques rimes complaisantes, avec des métaphores comme « le soleil de progrès » et surtout avec beaucoup de bonne volonté, M. G. Deline arrivera nécessairement à l'immortalité.

Qu'on me permette le premier de déposer ici une couronne de marguerites sur le front de ce guerrier.

Georges PETIT.

LES BOULEVARDS

Le *Nord* est une feuille politique bien intentionnée. Anglaise de naissance, mais imprimée en langue française, elle se laisse aller parfois à de singulières réflexions. L'autre matin le *Nord* contenait à ses lecteurs l'incident regrettable arrivé à Marseille.

Des Canadiens allaient s'embarquer pour rejoindre l'armée papale, lorsqu'ils furent insultés par les Marseillais. Aussitôt les Canadiens tombent, à poings fermés, sur les Marseillais.

Le *Nord* ajoute en matière de réflexion : Etre rossé par les siéps, passe encore, mais par des étrangers ! !

J'avouerai au *Nord* que si je devais être rossé, peu m'importerait que ce fût par un Canadien ou par un Marseillais.

J'ajouterais que lesdits Marseillais ont eu complètement tort. Quelle que soit la couleur politique ou religieuse représentée par les Canadiens, dès qu'ils avaient mis le pied sur le sol français, ils devaient être respectés. — Enfin, je terminerai en disant que si les Canadiens ne s'étaient pas tournés vers leurs agresseurs, on les aurait traités de lâches. Donc les Canadiens ont eu raison.

Supposez que la scène se passe à Douvres. Quelques Français vont s'embarquer pour l'Amérique du Nord, ils sont insultés par les Anglais. Naturellement nos compatriotes ressentent ces derniers. Et le *Nord* applaudirait certainement à la conduite des Français.

Pourquoi cette partialité ? On dirait, ma parole, que les événements politiques et littéraires ne sont mis au jour, que pour donner à la presse officieuse l'occasion de dire des bêtises.

M. Bagier, directeur des Italiens, étant économiste, a refusé à ses musiciens le cachet supplémentaire qu'ils lui demandaient l'autre jour, pour une représentation extraordinaire. Les musiciens de M. Bagier sont entêtés, ils ont joué *pianissimo* durant toute la soirée et la représentation a été détestable.

Le commissaire de police est intervenu, mais en vain. Il n'est pas dans les pouvoirs de ce fonctionnaire de faire jouer *allegro* des musiciens qui veulent aller *pianissimo*.

Les gens charitables qui ne regardaient pas à vingt francs, quand ils étaient certains d'être amusés l'espace de trois ou quatre heures, se méfieront maintenant et les représentations à bénéfice ne feront plus d'argent. La faute en sera à M. Bagier et à ses musiciens.

Je ne suis ni député au Corps législatif, ni rédacteur en chef d'un journal politique, et pourtant je mets au ban de l'opinion une feuille hebdomadaire : *La Vogue parisienne*. Cette feuille promet un abonnement d'un mois à toute personne, mariée ou non, qui devinera le *rébus* contenu dans son dernier numéro.

— Une affaire imprévue, urgente, balbutia Gauthié... qui avait l'air radieux.

— Ah ça, tu l'aimes donc bien ? demanda en souriant le capitaine.

— Si je l'aime ! s'écria l'impétueux jeune homme. Tiens, ajouta-t-il en prenant la main de Ledoux et en la mettant sur sa poitrine, sens-tu comme mon cœur bat ?

— Oui, certes !

— Alors tu ne me demanderas plus maintenant si je l'aime.

— Prends garde, Gauthié, prends garde, mon ami.

— A quoi !

— A tout.

— Je ne te comprends pas.

— En deux mots je t'explique. Quand on aime il ne faut pas conspirer.

— Douterais-tu de moi, Pierre ?

— Oh ! quelle folie, mon ami, non, je suis sûr de ton courage et de ton amitié, mais quand on aime, on trouve la vie plus belle, et l'on regrette davantage de mourir.

— C'est vrai, répondit le jeune homme : mais toi-même, ami, n'aimes-tu pas Marie ?

— C'est bien parce que je sens en moi des terreurs inconnues, que je te parle ainsi.

— Cependant s'il fallait sacrifier ton devoir à Marie... ?

— Oh ! jamais !

La culture effrénée du *rébus* conduit nécessairement à l'abrutissement. Je n'admets pas que l'on s'abîme dans la contemplation de ces hiéroglyphes, sans que les facultés intellectuelles en souffrent. Si les masses ont besoin de deviner quelque chose, donnez leur des charades, mais pas de *rébus*.

Le *rébus* est si bête que la plupart du temps quand on l'a deviné on ne le comprend pas.

Je ne suis ni député au Corps législatif, ni rédacteur en chef d'un journal politique, et pourtant je propose la loi suivante :

Article unique.
Tout Français convaincu d'avoir deviné un *rébus* sera condamné à la peine de mort.
L'exécution aura lieu dans les vingt-quatre heures.

J'ai dit tout Français, comprenant ainsi les Français avec les Français ; et pourtant l'autre jour, entendez-vous bien, l'autre jour, S. M. l'Empereur reçut une lettre dont la suscription était ainsi rédigée :
A Sa Majesté l'Empereur des Français et des Françaises.

Vous voyez bien qu'il faut faire une distinction.

Il y avait cinq, réunis là pour festoyer. C'était à Suresne, je crois, dans une chambre donnant sur une cour, appartenant à un boucher. — Ils mangèrent bien et burent davantage, ma parole. Je crois pouvoir affirmer qu'ils burent trop. Quoi qu'il en soit, au coup de six heures du soir, ils étaient tous gris comme la bourrique à Robespierre. — A six heures et quart, l'un d'eux eut une idée lumineuse ; il ouvrit la fenêtre, respira un instant l'air pur et s'écria : Si nous jetions tout par la fenêtre. — Aussitôt plats, assiettes, verres, bouteilles, chaises volent. — Un cri perçant, puis un brouhaha immense répond à cette sortie de la vaisselle. Les cinq mettent le nez à la fenêtre : — Bigre de bigre ! il y avait un troupeau de moutons dans la cour.

Emile LAMBRY.

VOUS - ELLE - MOI

(n° 1).

En société, soyez économe de votre esprit ; car, neuf fois sur dix vous avez :

Des envieux qui le nient,
Des niais qui le perdent,
Des sots qui le gâtent,
Ou des malins qui le volent.

Il y a des désirs que la privation assouvit mieux que la jouissance.

Pitié : — Mépris bienveillant.

Qui dit : femme coquette, dit : femme facile à avoir.

Qui sait souffrir, sait tout.

Je compare une œuvre littéraire à un vin cacheté, dont le style est l'étiquette et la pensée la liqueur.

Combien de gens qui n'ont que l'étiquette !

— Eh ! bien, touche là ! Oui, j'aime ma maîtresse, oui, je l'aime comme un fou, comme un insensé, oui, je serais capable de tout sur un mot d'elle, tant je l'aime, tant son amour me fait son esclave obéissant et soumis, mais renier mon honneur de soldat, mais trahir mes frères, mais l'abandonner, Pierre, mais abandonner l'Empereur, oh ! jamais ! jamais ! jamais !

Et les deux amis restèrent un instant embrassés dans une étroite étreinte.

Toute cette conversation avait eu lieu dans un endroit un peu éloigné, si bien que personne n'avait pu l'entendre.

Quand Ledoux fut remis de son émotion, il donna les ordres de l'attaque.

Lauvent devait être à la tête de l'insurrection de la Croix-Rousse, et empêcher que les troupes du roi n'y pénétraient.

Mistrallet devait commander la Guillotière, à la tête de sept mille hommes :

Fabvier, les Brotteaux ;
Bize, Perrache ;

Un détachement de deux cents hommes devait occuper au point du jour la tête du pont Lafayette et établir une barricade devant l'église Saint-Bonaventure.

Quant aux forces de la conspiration, Ledoux les détaillait ainsi :

Six cents officiers ;
Cinq cents hommes de la garde royale ;

L'ingratitude est comme l'intestin qui rend en matière stercorale ce qu'il a reçu en aliments sains.

La vanité murmure,
L'orgueil péroré,
La fierté se tait.

Dis-moi qui te sert je te dirai qui tu es.

JULES FRANTZ.

LES LIVRES

La librairie internationale vient de mettre en vente la seconde édition du remarquable volume de M. Edgar Quinet, intitulé : *la Révolution*.

Cette nouvelle édition, dans le format in-18, est accompagnée d'une préface ou critique de *la Révolution*, dans laquelle l'auteur explique pourquoi il n'a pas répondu aux critiques faites sur son livre, et, se mettant à la place du lecteur, il répond aux objections en même temps qu'il les formule.

Dans son livre, M. Quinet a suivi la méthode expérimentale, c'est-à-dire la méthode adoptée dans les sciences, et qui consiste à n'accepter pour vrai que ce que l'on tient pour certain ; en un mot, n'accepter une proposition qu'autant qu'elle réunit l'adhésion pleine et entière de nos facultés. L'auteur condamne *ipso facto* tous les systèmes historiques, d'où qu'ils viennent. En histoire, il n'y a pas de systèmes, pas d'hommes providentiels, pas de fatalité.

Tout homme, par cela seul qu'il est homme, est un singulier assemblage de force et de faiblesse, un tissu de contradictions ; c'est ce qui fait que nous ne devons pas être plus absolus dans le blâme que dans l'éloge.

Il n'y a pas, à proprement parler, de monstres historiques, ni de demi-dieux ; il y a des hommes qui participent tous aux erreurs comme aux grandeurs de l'humanité.

C'est de ces principes que s'est inspiré M. Edgar Quinet pour étudier cette grande phase de notre histoire, et l'on peut dire de l'histoire du monde.

La publication des *Murailles révolutionnaires*, dont nous avons déjà parlé, touche à sa fin. Le vingtième fascicule va paraître et sera suivi presque immédiatement du dernier, qui contiendra des documents fort curieux et complètement inédits.

Il nous reste à signaler, chez MM. Michel Lévy, l'apparition d'un nouveau volume : *Satires et portraits*, dû à la plume mordante de M. Henri Heine, et allemand dont M. Thiers a dit qu'il était le Français le plus spirituel que nous ayons eu depuis Voltaire.

Puis, chez MM. Hachette et Co, l'*Ami commun*, ce dernier roman de Charles Dickens, dont nous parlerons au premier jour, après l'avoir lu avec toute l'attention que comporte une œuvre de l'illustre auteur de *David Copperfield*.

E.-A. SPOLL.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Depuis que, sous ce titre : *L'Esprit de la Province*, j'ai l'honneur de tenir les ciseaux du *Refusé*, il ne se passe pas de semaine que je ne reçoive des réclamations touchant la paternité de mes citations.

Ne désirant froisser aucune susceptibilité, je ne veux nommer personne, mais on comprendra sans peine que je ne puis que désigner la feuille dans laquelle je fais une coupure.

On ne saurait trop le répéter — l'esprit — est une propriété tout comme — une prise de voile — est un vol... fait à la Société, et, en citant la source réelle de leur emprunt les jour-

Tous les chasseurs des Pyrénées ;
Tous les dragons ;
Toute la population de Villefranche ;
Et cinq généraux.

Le nombre des conjurés était fixé par lui de dix à douze mille.

Quant à Ledoux, il prenait le commandement en chef de l'insurrection, et faisait de Gauthié son aide-de-camp.

Puis, lorsque les ordres eurent été recueillis, on se serra la main, s'embrassa une dernière fois, et l'on se dispersa, chacun pour aller occuper le poste qui lui était assigné.

Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis le départ des conjurés de la grotte Pitrat, que déjà la ville présentait sur certains points un aspect inaccoutumé.

Ici, des ombres glissaient le long des maisons ;

Là, des groupes d'hommes silencieux marchaient d'un pas rapide, évitant cependant de faire le moindre bruit. Ailleurs, dans l'obscurité et le silence de la nuit, des conjurés, aidés par des femmes et des enfants, dévotaient les rues, construisaient des barricades.

Partout on s'apprêtait au combat.

Pendant ce temps-là, Ledoux, accompagné de Gauthié, se rendait à sa chambre, pour y prendre les papiers dont il avait parlé lors de la réunion.

Les deux amis marchaient depuis longtemps déjà,

naux auxquels je fais allusion ne feront qu'un acte d'honnêteté littéraire.

Je m'empresse de découper dans la *Navette* de Tarare, les lignes suivantes qui concernent notre ami et collaborateur Célestin Gauthier :

Il existe de par le monde un certain *Toqué toulousain*, étoile filante du *Hanneton*, qui ose dire que la chanson dégénère. Halte là, mon joyeux frère. de même qu'il y a fagots et fagots, il y a chansons et chansons. Et pour preuve de notre dire nous citerons en entier *Clarisse la déveuse*, dont la musique est de L. Gérin, et qui se chante sur l'air du *Fantassin malade*.

Les *Echos de la quinquette, chansons et chansonnettes* par Célestin Gauthier, secrétaire du Caveau lyonnais, Paris, à la librairie des Villes et des Campagnes, rue Soufflot, 18.

Voulez-vous le voir poète, lisez cette gracieuse peinture des *Bords de la Saône*.

Voici l'éclat,
La Saône paresseuse a repris son murmure
Et sa sérénité ;
Ses bords ont revêtu leur manteau de verdure ;
Voici l'éclat
Le soleil resplendit, la nature est en fête,
Sous les buissons en fleurs nombre d'oiseaux tapis
Chantent leur chansonnette,
Et le coquelicot, à travers les épis
Montre sa rouge tête.

C'est frais et coquet, naturel et sans prétention, c'est pourquoi nous conseillons aux détracteurs de la chanson qui oublient les Dupont, les Imbert, et tant d'autres, de jeter un regard d'attention sur les œuvres de ce joyeux chansonnier lyonnais qui a nom Célestin Gauthier.

S. A.

Ecoutez cette anecdote historique, dans laquelle le desservant d'une petite église de l'Ardèche joue le rôle principal :

Ce jour-là c'était la fête patronale du village, et le bon curé, faisant le panegyrique du saint, répandit sur ses ouailles les flots d'une éloquence passablement soporifique, du moins à en juger par l'attitude de deux marguilliers qui sommeillaient à l'envi dans le banc de l'œuvre.

Vexé de cette inattention scandaleuse, l'orateur sacré s'interrompit tout à coup et s'adressant à son bedeau : — Antoine, dit-il, priez donc M. l'adjoint de ne pas ronfler si fort, il va réveiller M. le maire.

Les deux dignitaires, sortant tout à coup de leur assoupissement, se jetèrent mutuellement un regard confus, au milieu des murmures et des rires de l'assistance.

Le curé reprit le fil de son discours, qui durait depuis cinq quarts d'heure. Il arrivait enfin à la conclusion, mais le gros adjoint était à bout de patience, l'ennui le dévorait.

— Et maintenant, mes chers frères, s'écria le prédicateur, qui suait sang et eau et multipliait ses gestes comme il convient dans une péroraison bien conçue, — où le mettrons-nous, ce grand saint dont la vie fut si méritoire ?

Le mettrons-nous parmi les anges ? Non.
Le mettrons-nous parmi les archanges ? Non.
Le mettrons-nous parmi les séraphins ? Non.
Le mettrons-nous parmi les chérubins ? Non.
Le mettrons-nous...
— Ah ! tenez, monsieur le curé, dit l'adjoint en se levant, mettez-le à ma place, moi je m'en vais.

(Guetteur).

Deux individus se rencontrent sur le trottoir. L'un d'eux, querelleur de profession, coudoie l'autre en passant. Celui-ci, qui était plus spirituel que brave, se retourne vers son agresseur et lui dit :

— Est-ce sérieux ce que vous faites là ?
— Certainement, c'est sérieux.
— A la bonne heure, parce que je n'aime pas la plaisanterie.

(Inconnu).

Le *Journal de l'Arrondissement du Havre* contenait dans son numéro du 27 février l'annonce suivante :

Un jeune homme, étranger, pour mieux apprendre son français, cherche la fréquentation d'une jeune et jolie fille. On est prié de déposer des agréables offres au bureau de ce journal sous les initiales W. N.

Comment taire...

mucts et recueillis, quand tout à coup Gauthié dit au capitaine :

— Ah ! tu ne sais pas, Pierre ?
— Quoi donc ?
— Je te ménage une surprise, mon ami.
— A moi ? Que veux-tu dire ?
— Rien ; tu en sauras davantage quand nous serons chez toi.

Ledoux n'insista pas, car il avait le cœur plein du souvenir de Marie.

Gauthié s'en aperçut, et tous deux se turent, pour penser l'un à sa fiancée et à son enfant, l'autre à la femme qui désormais était toute sa vie.

Quant à Marie, qu'il ne faut pas oublier, une fois son père et Ledoux partis pour la grotte Pitrat, elle avait pris son enfant dans ses bras et l'avait porté chez une vieille dame, une ancienne amie à sa mère, dont le fils était aussi dans l'armée des conjurés.

Cette dame voulait aussi retenir Marie, mais la jeune femme avait résisté énergiquement à toutes les prières et à toutes les supplications.

Elle était donc revenue rue d'Enfer, et pour que le dieu des combats fût favorable aux desseins de ceux qu'elle aimait, elle s'était mise à prier.

Dans la ville, les barricades se multipliaient, s'élevaient comme par enchantement.

Déjà quelques hommes plus pressés que les autres d'en venir aux mains avaient chargé leurs fusils, et

Entre deux invalides, à propos de duels entre gens de lettres :

— De notre temps, on se battait sans savoir ni lire ni écrire.

— Aujourd'hui, c'est plus ça ! il faut être journaliste.

(Petite Gazette d'Auvergne.)

Les garçons pâtisseries de Marseille se sont émus des points de ressemblance que présente le costume des Canadiens avec le leur. Ne font-ils pas, eux aussi, des biches ?

Le bruit court que les Toulonnais préparent une entrée triomphale à M. de Kervéguen.

Le *Bonhomme normand* continue aujourd'hui son petit train train.

Cette semaine il y va de son calembour :

— Quel est l'homme le plus exposé à passer en police correctionnelle ?
— Parbleu ! C'est un journaliste.
— Pas précisément !... C'est le fossoyeur du cimetière des Quatre-Nations... parce qu'il est toujours en train de faire des fosses nouvelles !

CE QUI SE PASSE EN L'ANNÉE 1868.

DANS UNE COLONNIE FRANÇAISE.

Le 27 février, une femme indigène des environs de Maserghin a tué sa fille, âgée de douze ans, en a donné la chair à manger à ses autres enfants et en a mangé elle-même.

(Echo d'Oran).

Je prends la linosserie de la fin dans l'*Oursin* fils.

En police correctionnelle :
M. le président. — Est-ce vous, qui portez plainte ?...
Le Monsieur, après avoir réfléchi : — Non, M. le président, je ne porte que de la flanelle.

PENEY.

THÉÂTRES

Paris.

Une indisposition ne notre collaborateur Spoll nous oblige à renvoyer à la semaine prochaine son compte rendu d'*Hamlet*, et celui de l'ouverture du nouveau théâtre de la Renaissance, à la salle Ventadour.

La semaine prochaine, nous publierons la première partie : *Marlottes*, d'un excellent article de notre collaborateur Aristide FRÉMINÉ sur la Forêt de Fontainebleau.

Nos lecteurs qui désireraient se procurer les quelques collections qui nous restent du *Refusé*, peuvent s'adresser, soit à nos bureaux, 32, rue de l'Arbre-Sec, soit au bureau de la vente du journal, 34, rue Tupin.

Du n° 1 au n° 12.....	3 f.
Du n° 12 au n° 17.....	1 f.
Le n° 18.....	1 f.
La collection complète.....	3 f.

VIENT DE PARAÎTRE 34, rue Tupin.
les **Propos de Thomas Virloque**, par Jules LERMINA, rédacteur en chef du *Refusé*.

Cette série d'études sociales, touchant aux questions les plus élevées, la *peine de mort*, la *prostitution*, la *science*, les *inhumations*, est appelée à un grand succès. Un vol. in-18 Jésus. — Prix : 2 francs.

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.

LYON. — IMP. D'IMÉ VINGTNIER, RUE BELLE-CORDIÈRE, 16.

attendaient avec impatience que l'heure vint de s'en servir.

Les groupes qui circulaient, il y avait une heure, avec beaucoup de précaution et de prudence, ne se cachaient plus.

L'insurrection commençait à se former, pour ainsi dire, ouvertement.

Et pendant que ces choses se passaient, le général Cornuel, dormant tranquillement, ne se doutait encore de rien !

Enfin, Ledoux et Gauthié arrivèrent rue Mercier, et le capitaine frappa brusquement à la porte de sa chambre.

C'était alors que Thérèse avait tressailli.

(La suite au prochain numéro.)

Immédiatement après le prologue de
NOS DRAMES DE LYON :

LES MYSTÈRES DE LA CROIX-ROUSSE

qui va finir incessamment,

le *Refusé* publiera la première partie de ce beau roman local :

LES JOURNÉES D'AVRIL
(1834)

Les *Journées d'avril* auront, nous en sommes certains, un plus grand retentissement encore que les *Mystères de la Croix-Rousse*.